

Culture de la transcendance et Éthique de la transformation: une perspective islamique.

1.Introduction

Pour un musulman, l'Espagne signifie toujours une civilisation qui fut, au plus haut point, une civilisation de synthèse: celle de l'Andalous. La période depuis le khalifat de Cordoue, à travers le temps des Almoravides puis celui des Almohades qui réunit des terres d'Europe et d'Afrique dans une culture unique, et jusqu'au royaume nasride de Grenade, marquent profondément l'histoire de l'Espagne; mais elle représente également un temps fort pour l'histoire du monde islamique tout entier. Pour le musulman, l'Espagne n'apparaît donc pas comme une terre étrangère, un univers qui lui soit extérieur. Nostalgies sans doute, mais peut-être aussi condition objective d'un dialogue, toujours possible à renouveler.

Cette civilisation, en même temps hispanique et musulmane, reste en effet d'abord comme le témoignage d'un accomplissement: celui d'une intégration, non pas une simple juxtaposition, mais une intégration profonde d'apports divers, de traditions ibériques et phéniciennes, grecques et latines, wisigothes, chrétiennes, juives et islamiques enfin. Il se crée alors une civilisation de l'Occident méditerranéen, toute chargée de valeurs provenant de l'Islam et de l'Arabie, mais aussi des modes de pensée, des goûts et des formes artistiques venant de l'Asie centrale, de l'empire abbasside, dont les modes mêmes s'imposaient, ainsi que des puissants apports mauresques et africains, qui se greffent sur les mythologies, les philosophies et les humanismes successifs de l'Europe.

Cette civilisation fut arabe dans son langage classique, islamique dans son inspiration, mais également faite et vécue par des Espagnols, devenue partie indissoluble du patrimoine hispanique et aussi mondial, car ses valeurs étaient de portée universelle.

Justement, mon dernier séjour à Madrid, l'an passé, était dû à une conférence qui réunissait des spécialistes de cultures espagnole et portugaise aussi bien que des islamisants, d'Orient et d'Afrique, avec également des personnalités d'Amérique Latine, afin d'entreprendre un nouveau projet inter-culturel de l'Unesco, à partir de la connaissance plus juste d'un patrimoine commun, mais encore davantage peut-être afin de dégager les chances d'un dialogue repris et prolongé en vue d'une coopération nouvelle.

La thématique n'était donc pas étrangère à celle de la présente conférence. Il est d'ailleurs significatif que la présente conférence ait lieu, elle aussi et une fois encore, à Madrid. Ainsi, l'Espagne affirme à nouveau, dans cette initiative comme en plusieurs autres, son rôle tout à la fois historique mais aussi bien actuel, et tourné vers l'avenir, d'être un point de rencontres et d'échanges intellectuels, entre l'Europe et l'Amérique Latine sans doute, mais aussi avec le Tiers-Monde d'Asie et d'Afrique, avec les pays arabes et islamiques auxquels elle est, par sa vocation même, si attentive.

Dans cette perspective internationale, je tiens à rendre hommage à l'Institut de Coopération Intercontinentale en la personne du professeur Martinez Cuadrado et de Juan Carlos Langlois, à qui je dois de poursuivre une interrogation quotidienne ensemble avec vous. Je tiens tout particulièrement à remercier ici le Président de votre conseil, Felipe Herrera, grand ami de l'Unesco, et qui, dans sa remarquable introduction, a bien su montrer l'importance actuelle que revêt, dans la vie de notre Organisation, la rencontre de l'économique et du culturel.

Mais il va de soi que je suis invité aujourd'hui à m'exprimer non comme fonctionnaire international mais à titre strictement personnel, en me plaçant au point de vue d'une culture à laquelle je me rattache, la culture islamique, pour aborder à mon tour le thème en discussion.

Pour ce faire, je prendrai cependant mon point de départ en me référant aussi à l'Amérique Latine, qui me fascine depuis longtemps. Je le ferai pour des raisons diverses, et tout d'abord parce que cette approche se situe dans le prolongement des discussions que vous avez déjà eues et permet donc de partir du relativement connu vers le presque inconnu; mais aussi parce qu'elle permet une étude comparative. En effet, on a trop vite fait de simplifier les problèmes, en émoissant des différences réelles, en agglomérant ces ensembles de cultures sous la notion globale de Tiers-Monde ou l'étiquette de pays en voie de développement. Mais on simplifie à outrance, également, et c'est une outrance dont on est souvent coupable en Orient, situant simplement l'Amérique Latine dans le monde de culture occidentale et en négligeant tout ce qui rend ces pays à tel point spécifiques et attachants. D'une manière comme de l'autre, la généralisation, trop fréquente hélas, liquide toute problématique et aussi, ce qui est plus grave, les réalités.

Il serait donc intéressant de prendre pour une fois les problèmes d'identité culturelle en eux-mêmes, sans passer par la médiation d'une science occidentale ou d'aucune autre, et de confronter simplement les situations existantes en Amérique Latine et dans le monde islamique, en face-à-face.

L'Amérique Latine a été amplement discutée par rapport à l'Europe ou aux États Unis. De même, le monde de l'Islam a été étudié de partout sauf peut-être de l'Amérique Latine. Or, le renouvellement, la conversion, des points de vue aurait au moins le mérite d'introduire aux débats certains thèmes originaux, en amorçant une étude comparative. Certes, je n'aurai pas l'espoir de faire plus en ces quelques minutes que de se lancer, et de manière trop schématique quelques préliminaires à la discussion.

Je suis rempli de scrupules aussi à m'aventurer sur un tel terrain, surtout après l'exposé, si dense et pénétrant de l'ambassadeur Uslar-Pietri sur certains aspects fondamentaux de l'identité culturelle en Amérique Latine ou après la remise en question, si lucide et courageuse de Raul Prebisch, portant sur les facteurs économiques par rapport aux dimensions culturelles en Amérique Latine. Je prendrai pourtant appui sur ces exposés d'introduction qui m'encouragent – en même temps m'impressionnent - à vous offrir très brièvement quelques esquisses pour une étude comparative qui reste presque entièrement à faire.

2.Aspects comparatifs des cultures Islamique et Latino-américaine.

Avant d'indiquer certaines différences spécifiques, il y a lieu de reconnaître certains faits qui réunissent indiscutablement ces deux mondes. En premier lieu, naturellement, il importe de constater l'existence du patrimoine culturel commun auquel je me suis référé d'emblée. On n'a pas encore tiré toutes les conséquences pratiques, pour le présent et l'avenir, de cette réalité. On n'en a même pas examiné encore à fond tous les aspects historiques. Mais c'est une Espagne à peine sortie de la Reconquista et toute pénétrée encore de culture islamique qui s'est lancée à la conquête du Nouveau Monde et l'a marquée de ses institutions comme de ses goûts.

En second lieu il existe de dilemme commun du développement: assumer de manière pleine et active, la croissance économique, mais surtout en restant fidèles à un ensemble de valeurs qui ont traversé l'histoire et qui doivent à présent fournir des modèles originaux pour

l'avenir. C'est là le thème essentiel de votre colloque.

D'autres similitudes, outre ces deux qui paraissent essentielles, pourront être déterminées au cours du débat. Mais il importe d'en venir au plus vite aux différences spécifiques, qui sont d'ailleurs pour la plupart constructives pour une véritable compréhension mutuelle et peut-être pour une action conjointe.

La première des différences, tout à fait caractéristique, si l'on se place pour en juger non pas à partir de l'Europe ou des Etats-Unis, mais au monde islamique, est que l'Amérique Latine a profondément partie liée avec le modernisme. Plus encore, ses nations et ses Etats paraissent nés avec la poussée même de modernisation qui a produit la civilisation occidentale sous ses formes actuelles. Les deux premières révolutions industrielles et aussi la troisième, qui s'accomplit actuellement, sont également les siennes. Elle n'en est pas simplement victime, elle en est dans une large mesure auteur, et, en tout cas protagoniste actif. Elle a vécu, et souvent elle a vécu intensément, les aventures, les mythes et les conquêtes de la Renaissance finissante de la Contre-Reforme, du Siècle de la lumière et de la Révolution française, tous les mouvements d'idées, le libéralisme, le machinisme, la foi dans l'industrie, et tant d'autres espoirs et transformations qui ont marqué le XIXe siècle. « Libertadores » ou bourgeois conquérants, les hommes qui ont façonné l'Amérique ont repris, à mesure qu'elles se développaient les idées du XVIIIe siècle, puis assumé, pour le meilleur comme pour le pire, leur XIXe siècle.

Aussi bien Sarmiento dans sa lutte de la civilisation contre la barbarie, que Rodo avec l'opposition d'Ariel et de Caliban, et tant d'autres qui ont suivi, et jusqu'aux technocrates actuels, ont été animés par la même tension, le même espoir. Et si un certain « desarrollismo » se trouve aujourd'hui soumis à la critique, c'est qu'il a été emporté par ses excès sur sa pente même et que le mot comme la tendance correspondent à une réalité profonde. Le « desarrollismo » triomphaliste n'est que la face extérieure d'une foi enracinée dans le progrès.

Or c'est le XIXe siècle qui manque peut-être le plus au monde de culture islamique. C'est lui que beaucoup tentent de nos jours de rattraper et d'intégrer, souvent impatientement avec le risque de heurter les valeurs authentiques afin d'atteindre à un degré accru d'efficacité.

Dans une civilisation dont les valeurs sont pour l'essentiel révélées, et se réfèrent donc à une transcendance, la foi dans le progrès n'est pas première. Il y a actualisation de valeurs stables plutôt que recherche de valeurs inconnues. A propos des idées révolutionnaires et de leur origine on pouvait bien chanter: « C'est la faute à Rousseau, c'est la faute à Voltaire ». Certes, on ne pouvait dire que ce soit la faute de Ghazali ou même d'Ibn Khaldoun.

Les valeurs les plus affirmées en Amérique Latine intègrent donc des mouvements modernistes qui pour l'Islam, et dans les mêmes périodes du moins restaient exotiques et en tout cas extérieurs à l'essentiel dans sa propre culture.

Une autre différence fondamentale est que l'identité culturelle, en Amérique Latine, apparaît en grande partie comme une problématique, une réalité à concevoir, saisir, puis conquérir. Elle est devant soi, cette identité, elle reste à faire ou à perfectionner. Elle appelle la théorie comme elle inspire l'action.

Il n'est pas surprenant qu'à l'ère des découvertes l'Amérique Latine soit apparue au sens le plus matériel, comme Eldorado et, en termes intellectuels, comme l'Utopie, point de référence et

sujet de réflexions favori pour tous ceux qui voulaient concevoir un avenir plus digne de l'homme. Ainsi, l'Amérique apparaît comme utopie, au sens créatif, comme idéal à accomplir dans la réalité. Si la culture en Islam provient essentiellement d'une révélation, la Révélation coranique, et si elle se réfère à un absolu d'être, de normes et de valeurs, elle a son accomplissement non pas devant soi mais en soi.

Les valeurs ne sont pas plus passées qu'elles n'appartiennent à un idéal. Elles sont stables mais toujours actuelles. Il appartient à chaque génération de les actualiser en s'inspirant mieux de leur donné. Ainsi malgré les déchéances, les contradictions de l'histoire et des événements, malgré les oppressions et le colonialisme pour la plupart, les peuples de l'Islam continuent à témoigner d'une vérité qui surplombe les éléments qui les dominent quels qu'ils soient et qui se situe à l'horizon de l'histoire, car elle est transcendante. C'est la vérité du Coran, qui n'est pas uniquement une règle religieuse mais un ensemble de règles sociales, de modes de vie et de conduite, d'institutions et d'expression qui englobe le tout de l'homme et de la communauté. L'élucidation est donc globale. Elle n'est ni passée ni à venir, ni historique ni utopique. Elle est à chaque instant présente et toujours actuelle.

C'est pourquoi les sujétions peuvent intervenir, et l'histoire de la communauté musulmane est assez riche en crises comme en triomphes, la foi dans cet ordre, à la fois transcendant et sans cesse intériorisé par chacun, en tous lieux et à chaque génération, subsiste. C'est pourquoi l'histoire ne se réduit pas à elle-même. L'ordre transcendant, les valeurs révélées, justifient que l'on mette l'histoire en appel: il provoque les sursauts pour réaliser la justice et pour donner une signification plus présente à la culture de la communauté. Il ne s'agit donc pas seulement de principes, d'une métaphysique, mais d'un sentiment et d'une réalité vécue par les humbles, il faudrait dire, surtout vécue par les humbles.

L'Islam est apparu en Occident porté par les conquêtes. Alors que les autres peuples qui forment aujourd'hui le Tiers-Monde ont été rencontrés par un Occident en état de supériorité, marqués le plus souvent par l'entreprise coloniale, les peuples islamiques, bien avant de passer par l'assujettissement, sont d'abord intervenus en expansion sur les territoires de l'Europe elle-même. Le souvenir ne s'en est pas entièrement perdu en Occident. D'où le caractère ambigu des relations actuelles avec le monde occidental. Ce sont les Arabes qui ont été d'abord des « Conquistadores » et l'acte par lequel l'Espagne catholique a repris l'initiative et le pouvoir s'appelle « Reconquista ». Alors qu'en Amérique Latine, les « Conquistadores » par excellence sont des occidentaux et ce sont des peuples autochtones et leurs terres qui sont totalement des conquises. On le voit, la relation est exactement inverse. Ainsi, les notions de pouvoir et de sujétion, de conquête et de reconquête, de conquérant et de conquis, tournent et changent d'un groupe de civilisation à un autre. Les conséquences s'en font encore sentir de nos jours, de la manière la plus concrète.

En Amérique, le choc brise en éclats les civilisations autochtones. Il en naît un sentiment mêlé, de prise de possession mais en même temps de conscience malheureuse. C'est le phénomène que, pour prendre exemple du Mexique notamment, Octavio Paz a analysé comme « malinchisme », que des recherches sur l'identité culturelle comme celle d'un Leopoldo Zea aujourd'hui ont approfondi, tout en le reliant à d'autres données, et que des œuvres littéraires comme celles de Rulfo ou de Yanes, de nos jours celles de Carlos Fuentes, ont exprimé. Ce sentiment d'une conscience divisée et d'une identité, qui ouvre sur un manque et qui doit, par conséquent, être reconstituée dans son intégrité, varie sans doute, pour disparaître presque, d'un pays latino-américain à un autre. Mais il n'en reste pas moins que ce partage, parfois dramatique de l'identité culturelle, est tout à fait inconnu en Islam. L'identité de la personne humaine comme

de la communauté y est un donné, un facteur premier. Le drame n'est donc pas aux origines. L'acculturation est plus récente. Elle est ressentie, non pas comme une division dans l'Islam lui-même qui est éprouvé au contraire comme unité, mais comme un facteur de l'extérieur. Illusion, refus de considérer ses propres contradictions ou fidélité à l'essentiel d'une civilisation? Le fait demeure que le maintien de cette unité, de cette intégrité, contre toutes les pressions, reste une idée-force dans les masses populaires musulmanes.

En Amérique Latine, les hommes de doctrine sont souvent, en même temps, des hommes d'action qui ont contribué à former leurs nations. Les cas de Berlo, Marti ou Bolivar viennent tout de suite à l'esprit. La liste pourrait être allongée jusqu'à nos jours. Tous s'inscrivent, en droit fil, dans la logique d'une évolution. En terre d'Islam, il y a eu, plus souvent peut-être une coupure.

Les penseurs traditionnels, les savants ou *oulemas*, étaient avant tout les garants de la véracité du message qu'ils transmettaient. Ce message devait être assimilé et intégré aux divers domaines de la vie. Les modernistes se sont certes appliqués à interpréter un présent, par le *tadjid* ou rénovation, cette tradition, et à maintenir ainsi le consensus de la communauté. Mais bien souvent également ils ont été inspirés par une culture autre, celle de l'Occident, dans leur effort de réinterprétation. Enfin, et fréquemment, la modernisation est venue de couches étrangères au milieu traditionnel et s'est trouvée accompagner le réformisme politique ou bien encore une conception importée du développement économique. Les peuples, pour leur part, sont restés en majorité fidèles à leurs propres valeurs. D'où l'importance renouvelée de mouvements fondamentalistes, dans l'Islam contemporain, enracinés dans la tradition, et qui sont également des mouvements de masses. Ce retour au fondamental, cette remontée à l'occidentale. Un exemple a été évoqué ici-même, celui de la Ligue Arabe. On nous a dit qu'elle avait d'abord été fondée, selon une stratégie politique, où les intérêts de puissances étaient présents, et qu'elle leur a échappé pour devenir un mouvement populaire du monde arabe à la recherche de son intégration.

Ainsi donc, alors qu'en Amérique Latine la civilisation moderne a été traduite historiquement dans les faits par ceux-là mêmes qui en pensaient les idéologies, dans le monde musulman, il fait toujours l'objet d'un examen de conscience, d'un débat. Les valeurs de l'authenticité se heurtent à celles de transformations, ressenties souvent comme extérieures. Ou bien encore elles se trouvent à la recherche de formulations tout à la fois fidèle à l'esprit d'une civilisation originale et durable. C'est là qu'une conception du développement, qui fait sa large part, à la dimension culturelle peut trouver son efficacité.

Il est enfin un facteur, d'origine et de nature très différente en Amérique Latine et dans le monde islamique, mais qui les amène en fin de compte à une attitude commune devant l'avenir et qui se marquera peut-être dans les quelques années à venir: dans un cas comme dans l'autre, la dimension de l'identité culturelle déborde les frontières politiques.

Pour l'Islam, la communauté humaine n'est pas définie par la race, l'éthique, la nation ni par le territoire, mais par une solidarité de foi, un vouloir-vivre ensemble, fondé en absolu et qui se traduit dans les faits par un destin historique, des modes de vie et une culture partagés.

Les États-nations à l'occidentale sont venus se superposer à cette notion de la communauté unitaire, transnationale et extra-territoriale, mais sans la remplacer tout à fait. Le sentiment d'une solidarité se maintient et se manifeste dans les épreuves. On peut même dire, grâce aux progrès récents dans la communication, qu'il s'agisse de voies aériennes, de route ou du phénomène

toujours plus massif du pèlerinage. Surtout, le développement spectaculaire et récent des *media*, de la presse et de la radio en particulier, dans le monde islamique, fait que ce monde n'a peut-être jamais été plus présent à lui-même qu'aujourd'hui, plus conscient de sa densité démographique et de son étendue géographique.

En Amérique Latine également, avec des motifs idéologiques et dans un contexte tout différent, les réalités culturelles s'étendent largement au niveau régional. Elles se renforcent même aujourd'hui et l'idée d' « *integracion* » prend une force et une portée nouvelles, s'exprimant par des institutions régionales ou des accords économiques toujours plus nombreux et divers. Ces tendances motivent, dans une large mesure votre colloque.

Mais il y a plus. La pluralité des cultures est intensément sentie désormais non seulement de manière enveloppante, au niveau des régions, mais elle s'exprime davantage et se retrouve davantage prise en considération à l'intérieur des nations.

La communauté islamique a toujours été consciente de recouvrir une grande diversité de nations. En Amérique Latine, les apports du monde Noir, qui a lutté victorieusement non seulement pour sa libération propre mais pour affirmer la dignité fondamentale de l'homme, les apports indiens autochtones, longtemps enfermés dans le silence et porteurs de valeurs profondes comme la conscience de l'unité de la nature, l'émergence de l'identité caraïbe, qui s'affirme sous nos yeux au-delà de la diversité des langues, comme un trait d'union également entre les cultures différentes, et tant d'autres tendances au pluralisme, ne se résorbent pas mais au contraire prennent une portée nouvelle et renforcée dans l'existence nationale.

L'Europe, qui a pris sa forme moderne avec l'essor du principe des nationalités, paraît en comparaison s'identifier davantage avec ce principe. Mais la tendance au pluralisme culturel, la reconnaissance que l'universel passe par le spécifique, réel et vécu, et non par la généralisation abstraite des techniques ni par l'expansion des marchés, causes d'uniformités culturelles et d'une banalité qui est le contraire de l'universalité, cette tendance pluraliste se marque partout aujourd'hui.

A l'époque donc des grands ensembles continentaux comme des groupes restreints vivant en communautés, les facteurs culturels, loin de l'atténuer prennent une ampleur souvent inattendue.

La profusion et la complexité des formes culturelles peut-être ainsi un défi, créer des tensions, exiger des adaptations, pour l'Amérique Latine comme pour l'Islam. Mais elles peuvent fort bien se concilier, en fait elles leur apportent, dans le mode qui se construit actuellement, des chances nouvelles, des ouvertures sur soi-même et sur autrui. L'existence toujours vivante et parfois intense de valeurs culturelles fortement typées et persistantes pourraient bien se transformer leur développement économique en autant de modèles de civilisation.

3.Singularité de la Culture Islamique

Après ces quelques comparaisons, tout juste esquissées, à traits rapides et qui n'ont d'autre raison d'être que d'indiquer des études futures, il y a lieu de revenir à la communauté islamique en elle-même devant les sollicitudes du développement économique. Un premier point, essentiel je crois, doit être signalé, qui éclaire peut-être mieux après cette introduction: le monde islamique ne peut être défini avec exactitude ou en voie de développement. Il y a plus, bien plus, à en dire pour le

caractériser. Ce monde peut être actuellement, et en majeure partie, livré à la pauvreté ou à la misère, il peut encore, en divers points, n'être pas maître de son propre destin, il a cependant pour point fixe de référence et d'inspiration, à travers même ses vicissitudes, des principes, et des principes transcendants, dont dérivent des normes, des valeurs et toute une conception de la vie. Il ne s'agit donc pas de « nations prolétaires » à proprement parler. Ce serait une simplification extrême, source de malentendus, qui existent d'ailleurs en fait, que de se reposer sur cette conception réductrice. Ce qui est en cause, c'est en vérité le sentiment d'une dignité indéfectible, étroitement liée à une certaine conception, de la place de l'homme dans le monde.

Beaucoup d'orientalistes et d'autres spécialistes, ainsi que tous ceux qui les ont suivis, ont par trop ignoré la vitalité de ces valeurs. Naguère encore, mais les traces en persistent, tenaces, une approche essentiellement philologique ou historique voyait dans la civilisation de l'Islam un langage, un classicisme, certes respectables, mais qui restent inactuels, archaïques ou archaisants, par rapport aux mouvements d'idées actuels, et avant tout par rapport au mouvement de la science. Le doute critique portait sur les sources et sur les événements, et ils constituent sans doute le gage de grandeur, toujours durable, de cette science venue de l'extérieur. Mais le doute critique, s'arrêtait sur un point: la légitimité de ses propres méthodes. De telles sortes que des critères de jugement étaient considérés comme absolus alors qu'ils étaient relatifs à un moment dans la conscience d'une société bien déterminée. L'objectivité même reflétait alors certaines données culturelles, qui servaient, en général inconsciemment, de postulats.

Une autre tendance, plus récente, celle d'une certaine science sociale entre autres, veut évaluer les peuples de l'Islam dans leur réalité empirique, telle qu'elle se présente maintenant à l'observation. Ils prennent alors ces peuples bien souvent dans une condition de déchéance et non pas dans la dignité des valeurs auxquels ils s'attachent. Ils les reconstruisent eux aussi comme nations démunies de biens, alors que ces peuples se sentent témoins et porteurs de vérité. Même si leur vérité se trouve répudiée, par d'autres, ils en restent les dépositaires. La tendance réductrice qui rabat et aplatit en somme l'image de la communauté islamique sur une réalité étreinte, fait trop facilement abstraction de la somme de valeurs, d'aspirations, de volonté d'être soi-même en même temps que de désir de bonheur, qui anime ces communautés.

A vouloir être trop actuel, on arrive à ignorer la plénitude de la réalité, ses significations multiples et superposées, et à se laisser surprendre par les événements, ce qui arrive encore bien souvent. Certes, le désir de mieux-être, d'échapper au malheur, à la pauvreté, à la maladie, au besoin, sont primordiaux. Ils s'imposent aux peuples islamiques comme aux autres. Ils représentent un défi, et souvent un scandale, constants. Mais essentiel est aussi le sentiment de dignité humaine, la conscience de ses valeurs propres et la volonté d'agir pour façonner soi-même son avenir. La culture apparaît ainsi autre chose et plus qu'un processus de développement.

De même, la notion de Tiers-Monde, qui fut certes utile au point de vue des stratégies et qui fonda, pour beaucoup, le non-alignement, peut appeler aujourd'hui bien des nuances et des retouches. En tout état de cause, la civilisation de l'Islam, telle que vécue de son intérieur, n'entend certes pas se définir par une altérité, par un manque. Ce n'est pas une civilisation en creux, qui attendrait les assistances, les techniques et les instruments qui lui donneraient comme un semblant de plénitude. Elle n'est pas l'autre, le tiers, qui resterait lorsque l'on a posé les deux premiers termes du problème. Elle n'est pas le reliquat même chargé d'espérances. Elle veut être par elle-même et entretenir des rapports de justice et d'égalité avec tous les autres. Car il n'y a pas trois mais une pluralité de cultures, et c'est peut-être l'une des conquêtes récentes, encore précaires et à consolider, de la coopération internationale, l'une des plus fécondes pour la paix,

que cette reconnaissance d'un pluralisme où il n'y a plus de rapports qui soient exclusivement des rapports de force, mais une communication universelle dans le respect de toutes les particularités.

Si la culture n'est pas réductible au développement, si elle ne peut être définie comme altérité, donc comme aliénation, elle n'est pas non plus égale au progrès. Selon quels critères James Joyce serait supérieur à Omar Khayam, Freud à Averroes, Asturias au Popol Vuh ou le centre Beaubourg au Taj Mahal? En vérité, ils sont incommensurables et appartiennent à des ordres de réalités différents.

C'est là précisément un apport supplémentaire de la conception globale du développement, qui s'ouvre aux dimensions culturelles. Cette conception n'est pas seulement plus proche des réalités, donc plus efficace, non seulement elle favorise la coopération en termes d'égalité et de réciprocité, en remplaçant le simple transfert des techniques par un effort venu aussi et surtout de l'intérieur, mais elle introduit une dimension qualitative irréductible.

4. Conclusion

Ainsi, la dimension culturelle, si elle intéresse particulièrement l'évolution de civilisations comme celles de l'Islam ou de l'Amérique Latine dans les années à venir, est sans doute destinée à marquer de plus en plus l'évolution économique et sociale de tous les pays. Le changement profond dans la notion même de culture y est certainement pour beaucoup. La culture n'est plus assimilée aux beaux-arts. Elle n'est décidément plus le luxe de quelques uns ou le confort intellectuel et moral de certains. Elle est comprise dans un sens qui intègre la totalité des modes de vie et des idéaux d'une communauté. Elle signifie la présence au monde de l'homme et de la société. En un sens il est intéressant de voir comment une conception traditionnelle de la communauté, comme celle de l' « oumma », de la communauté musulmane correspond aux notions contemporaines de l'identité culturelle, par son caractère à la fois englobant et signifiant pour tout un groupement humain. Les mouvements récents de libération et la construction de pays indépendants ont en outre trouvé dans l'identité culturelle une justification, un instrument, parfois une arme pour aimer les peuples, en leur faisant prendre conscience de leurs caractères spécifiques, en renforçant la cohésion nationale, et en donnant un visage, une personnalité à l'entité nouvelle dans les relations internationales. Mais c'est dans tous les pays que la culture, sortant du domaine privé et de l'individualisme, est devenue préoccupation des pouvoirs publics, une obligation pour l'Etat, tenu maintenant d'assurer un environnement plus sain et plus harmonieux, et d'une manière générale la qualité de la vie, au même titre que le plein-emploi par exemple. Le droit à la culture est devenu un droit de l'homme et un devoir donc des Gouvernements. Certains s'inquiètent, pour l'avenir de la culture, de pareille évolution. D'autres l'estiment inévitable et positive, ouvrant plus largement l'accès à la vie culturelle. Ce n'est pas le lieu ici de s'engager dans un pareil débat. Il suffira simplement de constater que la culture tend à devenir un facteur puissant de transformation de la société moderne toute entière et une dimension influente, par les besoins qu'elle crée mais aussi par les critères qu'elle apporte, de tout développement économique. Et là nous sommes au centre de notre débat.

Mais il y a davantage: à l'évolution dans la notion même de culture, répond une évolution récente et presque parallèle dans la notion de développement. L'expérience de ces dernières années et l'échec de tant de planifications nationales aussi bien qu'internationales, démontrent bien que le développement ne peut être assimilé à la seule croissance ou à la productivité. Ce n'est pas une phénomène unidimensionnel. Il n'est pas mesurable avant tout par l'augmentation du produit national brut, ni par celui de la consommation, ni même celui du confort individuel. Il

consiste dans la croissance économique, plus la justice sociale, plus un meilleur usage de la nature, plus un projet global de civilisation.

D'autre part, il n'existe plus de modèle unique mais une pluralité de modèles de développement. La nécessité apparaît évidente enfin, mais après tant de tentatives malheureuses d'imposer une conception et des objectifs uniformes de prendre en considération les situations de fait spécifiques à chaque pays avec leurs faiblesses et aussi leurs potentiels propres, et surtout d'établir des objectifs qui tiennent compte des valeurs et des aspirations de chacun. C'est une telle nécessité qui est apparue au cours de cette conférence mais en plus avec des indications sur les voies que pourraient prendre diverses civilisations en vue de leur développement.

Je conclurai par une histoire vécue. Je traversais un village de la région sahélienne, en Afrique, en compagnie du sage Peul que certains d'entre vous ont comme moi eu le bonheur de connaître: Amadou Hempate Ba. Dans ce village, des hommes construisaient une maison et ils chantaient. Je remarquai à quel point le chant était adapté pour rythmer les gestes du travail. La remarque était banale mais elle fut retournée d'une manière, qui elle, ne l'était pas. Hempate Ba dit: « Ce n'est pas leur chant qui est adapté à leur travail, mais au contraire leur travail qui exprime, au dehors, la musique qui est en eux. » La musicalité de l'être est la donnée première. La justesse de l'être vient alors comme une conséquence. On peut voir là, entre interprétations et enseignements possibles, un rapport entre le culturel et l'économique, une harmonie possible entre une certaine musicalité de l'être et le produit de l'action. Un tel équilibre peut et doit être établi. C'est lui sans doute qu'en fin de compte vous recherchez.